



**BERNADETTE
LAFONT**

L'INDOMPTABLE

LES BONNES FEMMES

LA FIANCÉE DU PIRATE

**L'AMOUR C'EST GAI,
L'AMOUR C'EST TRISTE**

LES STANCES À SOPHIE

LA VILLE BIDON

TAMASA PRÉSENTE

BERNADETTE LAFONT

L'INDOMPTABLE

versions intégrales restaurées 4K

LES BONNES FEMMES
LA FIANCÉE DU PIRATE
L'AMOUR C'EST GAI, L'AMOUR C'EST TRISTE
LES STANCES À SOPHIE
LA VILLE BIDON



sortie en salles le
27 décembre 2023



Presse

Alexandra Faussier & Fanny Garancher
Agence les PiQuantes
presse@lespiquantes.com - 01 42 00 38 86

Distribution

TAMASA

T. 01 43 59 01 01

chloe@tamasadistribution.com

www.tamasa-cinema.com



EDITO

Drôle, insolente, émouvante. Telle était Bernadette Lafont. Toujours proche de la poésie et loin de la vulgarité, elle a pendant 50 ans apporté une incroyable humanité à tous ses personnages. avec gourmandise et passion. Beauté indomptable dans les films de la Nouvelle vague, elle a gardé durant toute sa carrière cette immense force d'indépendance qui l'animait à l'écran, jusqu'à la vieille dame indigne de ses derniers rôles.

Des années 60 au début des années 2000, Bernadette a collaboré avec les réalisateurs les plus marquants du cinéma français : Claude Chabrol, François Truffaut, Edouard Molinaro, Costa-Gavras, Louis Malle, Nelly Kaplan, Jean-Daniel Pollet, Michel Drach, Jacques Baratier, Jean Eustache, Moshé Mizrahi, Jacques Rivette, Claude Miller... entre autres.

Par cette sélection, nous avons voulu rendre hommage à la liberté et à la fantaisie de Bernadette Lafont en proposant cinq films parmi les plus emblématiques de sa vie de comédienne. Certains sont très connus, d'autres moins, tous ont le souffle de sa fantaisie, de la poésie.

LES BONNES FEMMES

“

C’était peut-être ça aussi la nouvelle vague,
des réactions violentes, des soulèvements, des débats.”

Bernadette Lafont

Quatre jeunes femmes, Jane, Ginette, Jacqueline et Rita, travaillent à Paris dans un magasin d’appareils ménagers près de la Bastille et attendent chaque jour impatiemment l’heure de la sortie afin de vivre leurs rêves de pacotille...





avec

Bernadette Lafont Jane
Clotilde Joano Jacqueline
Stéphane Audran Ginette
Lucile Saint-Simon Rita
Pierre Bertin Monsieur Belin
Jean-Louis Maury Marcel
Albert Dinan Albert

Quelle que soit sa figure, ordinaire, bourgeoise ou marginale, la femme chabrolienne est face à la société comme Don Quichotte l'était face aux moulins à vent : immobile ou combative, son action semble vaine. On peut d'ores et déjà affirmer que l'univers de Claude Chabrol se fonde bien entendu sur des personnages, des dialogues, des effets cinématographiques mais également sur le décor entourant chaque lieu, chaque société et chaque personnage. Chaque détail a son importance, eu égard à la fondation de la société : « c'est un regard charnel, prêt à happer toutes les matières susceptibles d'exister et de satisfaire son esprit, comme son palais, son œil ou son oreille » écrit Joël Magny à propos de notre cinéaste. Il faut donc être attentif à chacune des constructions de ses films. Ces éléments sont aussi bien des maisons, des objets de décoration que des vêtements, des accessoires purement féminins : ils contribuent au même titre que les paroles ou les actes à forger les caractères et à définir l'être de ces femmes. Mais c'est aussi le rapport à autrui qui fait de ces femmes un éventail d'êtres en perpétuelle évolution, en perpétuelle recherche d'elles-mêmes et d'ailleurs. Avant de parler, les femmes se voient, chez Chabrol. Et leur apparence est la première caractéristique du personnage. Le vêtement se porte, plus ou moins bien, dans des circonstances précises : il n'est pas choisi au hasard et constitue une métaphore de la personne. On doit ainsi prendre en compte sa forme, sa sobriété ou son exubérance, son luxe ou sa simplicité. Cependant, la blouse des *Bonnes Femmes* est un symbole particulièrement fort : elles enfilent leur tenue de travail, sortent d'elles-mêmes, entrent dans un univers. Le vêtement rend compte là aussi de l'appartenance de ces femmes à un monde. Critikat

Les bonnes femmes

Réalisation Claude Chabrol Scénario Paul Gégauff, Claude Chabrol

Directeur de la photographie Henri Decaë Montage Jacques Gaillard Musique Paul Misraki et Pierre Jansen Producteurs Raymond et Robert Hakim Production Paris Film

1960 • France/Italie • 1h44 • Noir & Blanc • 1,66 • Visa 22744

LA FIANCÉE DU PIRATE

“

La fiancée du pirate est un conte de fées gaillard, truculent et vengeur, l'histoire de cendrillon revue par Maupassant et Marcel Aymé” [Le Monde](#)

Fille d'une bohémienne, Marie vit avec sa mère dans une cabane isolée dans la forêt, à proximité du village de Tellier. Les deux femmes subsistent misérablement grâce à de menus travaux, durs et mal payés. Marie est belle et tous les hommes la convoitent, mais elle n'a qu'un seul ami, André, un forain, projectionniste d'un cinéma ambulante. Après la mort de sa mère, renversée par un chauffard, Marie décide de se venger de la société des « honnêtes gens » à laquelle appartiennent les notables du village.





avec

Bernadette Lafont Marie

Georges G eret Tonton Duvalier

Julien Guiomar Le Duc

Jean Par ed es M. Paul, dit La Tisane

Claire Maurier Irène

Henri Czarniak Julien

Michel Constantin André

La vengeance de cette brune callipyge et terrienne est certes une comédie réjouissante ; en apparence, on pourrait presque croire que cette satire un peu lourde d'une campagne confite en médiocrité salace ne prête guère à conséquence. Marie, somme toute, maintient au sein de la communauté une forme d'équilibre entre les vices et les mensonges : les hommes sont tous voyeurs et les femmes, lesbienne enflammée ou m eg eres jalouses, sont toutes rev eches. Un équilibre dont le coût sera discut e jusqu'en conseil municipal... Pourtant, à bien y regarder, cette fable gauloise où les « affreux, sales et méchants » ne sont pas les pauvres, comme chez Scola, mais les (petits) possédants de la France profonde, offre un tableau en négatif d'une soci ete qui mettra encore bien des années pour enfin « libérer la femme » : les boulevards de Paris ont beau trembler sous les ruades de jeunes bourgeois révolutionnaires, la Marie couche-toi-là de Nelly Kaplan, à quelques kilomètres du Boul'Mich, raconte la France d'en bas, celle de l'au-delà des faubourgs où le droit de cuissage s'exercera encore longtemps. Sc enaris ee par l'auteur d'un éloge de la fess ee (Jacques Serguine), la comédie des m eurs paysannes de Nelly Kaplan n'a pas la prétention ni surtout la lourdeur du film à message. Le sien est d'autant plus fort : irrécupérable, Marie l'est compl etement, qui fait payer même la riche fermière du village mais s'offre gratuitement au gitan mis au rebut, comme elle. Disciple de l'esprit libertaire du surréalisme des origines, celui d'André Breton, Nelly Kaplan commet un br ulot contre cet autre courant à la mode : le féminisme. Dans la soci ete machiste et libérale, où les possédants sont les plus forts, cette dirty Marie renvoie l'image d'une femme qui sait utiliser son corps, instrument de la sujétion, pour mieux soumettre ses oppresseurs. Critikat

La Fiancée du pirate

Réalisation Nelly Kaplan Scénario Nelly Kaplan, Claude Makovski, Michel Fabre, Jacques Serguine Directeur de la photographie Jean Badal Montage Suzanne Lang-Willar Musique Georges Moustaki Producteurs Nelly Kaplan, Claude Makovski Prod. Cythère 1969 • France • 1h47 • Couleur • 1,66 • Visa 35499

L'AMOUR C'EST GAI, L'AMOUR C'EST TRISTE

“

Le film trouve son style dans un mélange nuancé d'émotions qui produit une note étonnante, mais indéniablement touchante.” *Citizen poulpe*

Au fond d'une impasse du Faubourg-Saint-Antoine, Leon partage deux pièces avec sa sœur Marie. Dans l'une, il reçoit ses clients : il est tailleur. Dans l'autre, Marie reçoit les siens : elle est voyante extralucide. Leon se sent pleinement heureux jusqu'au jour où il apprend ce que Marie lui cachait par affection. Elle se prostitue et Maxime, son prétendu fiancé, est son souteneur. Ce jour-là, Leon découvre aussi l'amour sous les traits d'Arlette, jeune provinciale recueillie par Marie.





avec

Bernadette Lafont Marie

Chantal Goya Arlette

Jean-Pierre Marielle Maxime

Claude Melki Leon

Christian de Tillière Le client envoyé par Albert

Henri Guybet L'ami de Léon

Rufus Charles

Marcel Dalio M. Paul

Si le film ne sort qu'en 1971, c'est dans les cendres encore brûlantes des révoltes de Mai 68 que naît cette comédie. L'intrigue se joue principalement entre les murs du modeste appartement-atelier d'un petit tailleur parisien où se croise et se décroise une flopée de personnages bigarrés. Au milieu des incessants va-et-vient, il y a Léon (Claude Melki) le tailleur timide, sa soeur Marie (Bernadette Lafont) qui pratique la voyance et la prostitution, un souteneur encombrant (Jean-Pierre Marielle) ou encore une provinciale suicidaire (Chantal Goya) qui fait involontairement tourner la tête de Léon. Le style de Jean-Daniel Pollet très Nouvelle Vague, prône la liberté de mouvement mais sous couvert de filmer un joyeux bordel, applique tout de même une rigueur formelle qui empêche l'ensemble de se déliter. La poésie naît de la cohabitation improbable de tous ces personnages de générations et de profils différents et d'un savant mélange de burlesque et de gravité mélancolique. A noter la présence lors d'une séquence de Marcel Dalio, figure incontournable du cinéma de Jean Renoir (La Règle du jeu, La Grande illusion...) **CNC**

L'amour c'est gai l'amour c'est triste

Réalisation Jean-Daniel Pollet

Scénario Rémo Forlani, Jean-Daniel Pollet

Directeur de la photographie Jean-Jacques Rochut

Montage Nena Baratier

Musique Jean-Jacques Debout

Producteur Anatole Dauman

Production Argos Films

1971 • France • 1h30 • Couleur • 1,66:1 • Visa 34725

LES STANCES À SOPHIE

“

Le ravissement du film doit tout ou presque à sa manière de s'en remettre à ses actrices :

la présence de Bernadette Lafont, le flamboiement de sa rousseur solaire, son secouant allant vitaliste” *Libération*

Céline, jeune femme libérée, fait la connaissance de Philippe, un riche homme d'affaires et, contre toute attente, s'en éprend et accepte de devenir sa femme alors qu'elle n'a collectionné jusque-là que des aventures suivant son style de vie beatnik. La vie bourgeoise et les mondanités l'ennuient très vite et elle se lie avec Julia, épouse de l'une des relations de son mari. Les deux amies envisagent de co-écrire un ouvrage sur les mœurs sexuelles lorsque Julia meurt dans un accident de voiture bêtement occasionné par son mari...





avec

Bernadette Lafont Céline

Michel Duchaussoy Philippe

Bulle Ogier Julia

Serge Marquand Jean-Pierre

Virginie Thévenet Stéphanie

Mizrahi peint à touches très vives le tableau de cette farce triste, où la flamme du personnage vacille sans cesse pour ne jamais s'éteindre. Il regarde l'indolence et la déconfiture de cette femme se muer doucement, mais sûrement, en rage, avec un curieux mélange d'asentimentalité et de fascination froide pour l'absolu romantique porté tant bien que mal par Céline. Par-delà l'originalité du ton et du propos, le ravissement du film doit tout ou presque à sa manière de s'en remettre à ses actrices : la présence de Bernadette Lafont, le flamboiement de sa rousseur solaire, son secouant allant vitaliste, et les absences de Bulle Ogier, sa blondeur lunaire, son souverain art de la dérobadie et de la stupéfaction lasse, son inclination quasi séditeuse à paraître à la fois absolument là et plus intensément ailleurs encore. Et l'on ne voit guère que l'idéale paire dépareillée qu'elles forment pour savoir faire résonner cette exclamation banale comme un trou noir de mélancolie : «Et si on tuait le temps ?». *Libération*

Les Stances à Sophie

Réalisation Moshé Mizrahi

Scénario Christiane Rochefort, Moshé Mizrahi

adapté du roman de Christiane Rochefort

Directeur de la photographie Jean-Marc Ripert

Montage Dov Hoenig

Musique The Art Ensemble of Chicago

Producteur Jean-Claude Baudon, Michel Cousin

Production Les Films de la Licorne

1970 • France • 1h28 • Couleur • 1.66 • Visa 37647

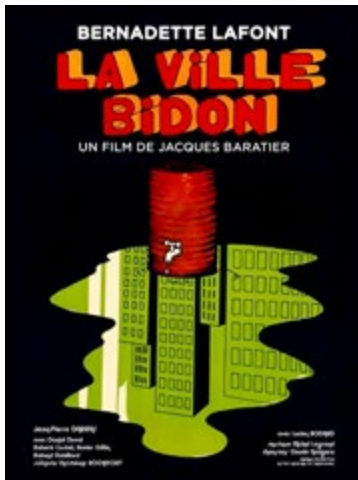
LA VILLE BIDON

“

Un vibrant hommage aux marginaux,
une Bernadette Lafont étonnante en madone
des décharges publiques.” *Politique hebdo*

Nous sommes dans les années 1970. Les ‘villes nouvelles’ poussent comme des champignons, encouragées par les pouvoirs publics qui veulent faire face aux vagues d’immigration. Vivant sur un terrain vague, une bande de ferrailleurs rebelles, menée par un Daniel Duval surfant sur les capots de DS, s’oppose au rachat de leur terrain par la municipalité.





avec

Bernadette Lafont Fiona

Daniel Duval Mario

Jean-Pierre Darras M. Brunet

Roland Dubillard Le gardien de la cité

Robert Castel Le pied-noir

Lucien Bodard Le député-maire

Xavier Gélin Un jeune cadre

En 1970, Jacques Baratier réalisait pour la télévision un reportage intitulé *La Décharge*. Christiane Rochefort et Daniel Duval avaient travaillé au scénario. Le

film nous introduisait dans la misère d'un bidonville, misère souvent aggravée par la haine et le racisme. En même temps, il décrivait les mœurs d'une bande de joyeux loulous, princes du chalumeau et seigneurs de la tôle ondulée les ferrailleurs. Entre les ferrailleurs et Baratier, ce fût le coup de foudre.

Pour de mauvaises raisons, l'O.R.T.F. n'inscrivait jamais *la Décharge* à ses programmes. Las d'attendre, Baratier récupéra son film, le démontra, tourna de nouvelles scènes, et transforma son reportage sur les ferrailleurs en une satire de l'urbanisme moderne.

C'est ainsi que *la Décharge* devint *la Ville bidon*. On y voit une équipe constituée par un député-maire, un promoteur, un architecte et diverses personnalités œuvrer pour la « qualité de la vie » en construisant à l'emplacement de l'ancien bidonville une cité-satellite. Tandis que les bulldozers entrent en action, les ferrailleurs continuent à découper leurs bagnoles, à disputer d'originales courses de chars et à organiser des fêtes nocturnes, au cours desquelles Bernadette Lafont, tour à tour aguichante et compatissante, joue les Fleurs-de-Gadoue et les Salomé de roulotte. Vient l'heure des expulsions. Les habitants du bidonville sont relogés dans une cité de transit, sorte de purgatoire kafkaïen que surveille un gardien désabusé. Les ferrailleurs, eux, refusent de déguerpir. La décharge est leur territoire. Ils entendent y rester, quitte à utiliser la manière forte.

Ce que l'on aime dans ce film se trouvait déjà dans *la Décharge*. C'est l'amitié de Baratier pour ces « zonards » « exilés », abandonnés à leur malheur, c'est la perspicacité, la sensibilité de sa caméra, c'est la folie baroque des séquences... Jacques Baratier est un poète. *Le Monde*

La Ville bidon

Réalisation Jacques Baratier Scénario Jacques Baratier, Christiane Rochefort, Daniel Duval Directeur de la photographie Ghislain Cloquet Montage Néma Baratier, Hervé de Luze Musique Michel Legrand Producteur Philippe Dussart Production Parc Film

1976 • France • 1h30 • Couleur • 1,85 • Visa 45065

BERNADETTE **LAFONT**



A la sortie du lycée, Bernadette Lafont décide de faire carrière dans la danse et entre à l'opéra de Nîmes. Elle rencontre l'acteur Gérard Blain qui l'épouse aussitôt et l'emmène à Paris. Là, elle fait la connaissance de François Truffaut qui lui offre le rôle féminin de son premier court-métrage, *les Mistons* (1957).

L'insolente égérie des premiers pas de la Nouvelle Vague est devenue, avec les années, l'un des plus solides seconds rôles du cinéma français, sans rien perdre de sa verve et de sa liberté. En 1957, Bernadette Lafont est l'héroïne du *Beau Serge* de Claude Chabrol : elle campe une sorte de vamp villageoise, incarnant la séduction du retour à la terre. Déjà, son physique plantureux et son charme assurent sa renommée. Dans *L'Eau à la bouche* (1959) de Jacques Doniol-Valcroze, elle se montre naturelle en soubrette vive et spirituelle, dont la montée des escaliers ne laisse pas indifférent. Pendant les années 1960, elle oscille entre films commerciaux et réalisations de jeunes cinéastes, tournant notamment à nouveau pour Chabrol (*Les Bonnes Femmes*, 1960 ; *Les Godelureaux*, 1961). Elle se retire un temps à la campagne où elle met au monde ses trois enfants. Son retour à l'écran est signé de la réalisatrice Nelly Kaplan qui lui permet de renouer avec le succès grâce à *La Fiancée du pirate* (1969). Sauvageonne, Bernadette Lafont y brise les tabous en diffusant par magnétophone à l'église des confessions recueillies sur l'oreiller. Ce culot et ce goût de la liberté la font participer à l'aventure des *Idoles* (1968), la satire des milieux du spectacle signée Marc'O, où elle joue avec malice *Sœur Hilarité*.

Symbole de la Nouvelle Vague, la bande des Cahiers du cinéma lui offre ses plus belles compositions. Jean Eustache lui donne ainsi le rôle de Marie dans *La Maman et la Putain* (1973) ; Truffaut la transforme dans *Une belle fille comme moi* (1972) en chanteuse de cabaret, manipulatrice et meurtrière ; Jacques Rivette la transforme en chef d'une bande de pirates dans *Noroît* (1976)... Tous exploitent à merveille son insolence sexuelle, son élégance plébéienne et son franc-parler, caractéristiques qu'elle déploie aussi avec générosité dans d'innombrables comédies populaires.

L'actrice endosse avec talent des rôles très variés, passant par exemple de la femme d'avocat posée et discrète de Cap Canaille (1982) de Juliet Berto à la bonne fille maternelle qui coud les robes de Charlotte Gainsbourg en lui donnant des conseils dans L'Effrontée (1985) de Claude Miller. Ce rôle, qui lui vaut le César du meilleur second rôle, acte son nouveau statut dans le cinéma français, confirmé par Claude Chabrol qui la décolore pour la première fois dans Inspecteur Lavardin (1986), où elle incarne une femme nostalgique au regard perdu. Chabrol l'engage à nouveau pour Masques (1987), où elle est réjouissante en masseuse de l'odieux animateur télé incarné par Philippe Noiret. Entrée avec Le Pactole (1985) dans l'univers décapant de Jean-Pierre Mocky, elle retrouve le cinéaste pour Les Saisons du plaisir (1988), Une nuit à l'Assemblée Nationale (1988) et Ville à vendre (1992).

Toujours boulimique de travail, elle multiplie les apparitions le temps de quelques scènes, dans le tout-venant de la production française (Prisonnières, de Charlotte Silvera, 1989 ; Ripoux 3 de Claude Zidi, 2003 ; Les Aiguilles rouges de Jean-François Davy, 2006 ; la comédie à succès La Première Etoile de Lucien Jean-Baptiste, 2008...) comme chez quelques auteurs plus ambitieux. Raoul Ruiz (Généalogies d'un crime, 1997), Anne-Marie Miéville (Nous sommes tous encore ici, 1997), Pascal Bonitzer (Rien sur Robert, 1999), Luc Moullet (Le Prestige de la mort, 2006), Julie Delpy (Le Skylab, 2011) l'engagent.

C'est aussi le cas de jeunes réalisateurs qui utilisent son inusable énergie, sa curiosité et son audace pour en faire l'héroïne de leurs singulières premières œuvres. Marion Vernoux (Personne ne m'aime, 1994), Patricia Plattner (Les Petites Couleurs, 2002 ; Bazar, 2010), Olivier Peyon (Les Petites Vacances, 2007) lui offrent de savoureux personnages, tout comme Jérôme Enrico (Paulette, 2012) qui en fait une vieille dame se livrant au trafic de drogue pour survivre.



Si elle apparaît dès les années 60 à la télévision, ce n'est que deux décennies plus tard qu'elle devient une habituée du petit écran dans de nombreux téléfilms, retrouvant en particulier Nelly Kaplan pour *Pattes de velours* en 1987, ou collaborant au remake de *Monsieur Ripois* par Luc Béraud en 1993. Elle participe aussi à diverses séries (*Maigret*, *Alice Nevers, le juge est une femme*, *Les Enquêtes d'Eloïse Rome*, etc.).

Si sa carrière théâtrale est tardive, elle débute par un coup d'éclat avec la création de *La Tour de la défense de Copi*, pièce provocatrice qui provoque un scandale en 1981. La comédienne y prend un si grand plaisir qu'elle se déclare prête à ne plus faire que de la scène. Elle remonte désormais régulièrement sur les planches, jouant Sacha Guitry (*Désiré*, 1984), Alan Ayckbourn (*1 table pour 6*, 1996), Alphonse Daudet (*L'Arlésienne*, 1997, face à Jean Marais), Eve Ensler (*Les Monologues du vagin*, 2002), Laurent Ruquier (*Si c'était à refaire*, 2006), Marcel Pagnol (*La Femme du boulanger*, 2010), lisant même Marcel Proust (*A la recherche du temps perdu*, 2009) ou jouant dans une opérette de Reynaldo Hahn mise en scène par Michel Fau, *Ciboulette* (2013).

